

Après l'enfer le paradis

Entretien avec 2 réfugiés cambodgiens à Lorient depuis 35 ans



L'exode vers la campagne avril 1975

Les conflits armés ont toujours dévasté une partie du monde. Les médias rapportent des faits, des images de pays qui restent pour nous si lointains tant ils banalisent les exactions et tueries qui prennent en étau une population civile, que des frontières voire un océan, éloignent de nous. Aussi, lorsque nous voyons débarquer des réfugiés en flux massifs, avec pour tout bagage un corps debout et une tête remplie d'horreurs, la guerre devient presque palpable. C'est là que nous mesurons son spectre infernal prêt à nous saisir à notre tour si nous ne sommes pas vigilants. Très dignes au quotidien, leurs failles sont invisibles, peut-être pour se protéger déjà eux-mêmes en essayant d'oublier, mais également avec la volonté de s'intégrer du mieux que possible.

Pour vivre ensemble, il est essentiel de connaître l'histoire de ces migrants.

Voici deux témoignages de Cambodgiens qui ont fui le régime génocidaire de Pol Pot entre 1975 et 1979 pour un Avenir. Non pour un avenir meilleur, mais pour Survivre. En 1987, l'Association des Cambodgiens du Morbihan voit le jour à Lorient afin de faire découvrir et parta-

ger sa culture oh combien foisonnante, cible jadis, d'une politique de destruction de richesses monumentales, culturelles, historiques, culturelles et d'éradication d'une catégorie de la population : les militaires exécutés, les intellectuels et les fonctionnaires envoyés dans des camps car suspects, les médecins traqués car « bourgeois », les jeunes aux cheveux longs exécutés, comme ceux parlant une langue étrangère. Et le reste de la population sommé de regagner leur village. Une **Politique Potentielle** pour ériger « le monde ancien », celui des campagnes, au détriment du « monde nouveau », celui de la ville. Depuis 1970 le Cambodge est en proie à des attaques vietnamiennes, américaines et communistes Khmer Rouge. Fin 1974, la république cambodgienne pro-américaine capitule. En avril 1975, prétextant d'imminents bombardements américains, **Saloth Sar** dit **Pol Pot** et les Khmers Rouges sortent du maquis et s'emparent de la capitale Phnom Penh et de toutes les villes du Cambodge, déportant les citoyens manu militari dans les campagnes afin de travailler dans les rizières. Cette guerre endogène va durer jusqu'à 1979 en installant la torture, la terreur, les massacres, la

famine, les travaux forcés, la soumission à un seul modèle. En décembre 1978, l'armée vietnamienne craignant la menace des Khmers Rouges à leur frontière, envahit le Cambodge, chasse les Khmers Rouges et libère le peuple cambodgien. Entre 1975 et 1979, au Cambodge, 1,7 millions de personnes meurent. Quelques intellectuels français de l'époque soutiendront Pol Pot, grand admirateur de Marx, Staline et Hitler. Son régime despotique décimera 21 % de son propre peuple de l'époque, pour une utopie barbare d'assimilation, en truffant le sol de mines antipersonnel et engraisant la terre ancestrale de centaines de charniers humains.



Témoignage de CHHAY SOKHARAN

Né le 05/04/59 à Battambang (Cambodge) - Propriétaire d'Eurasie 56 (Lanester)



« Je vis à Battambang avec toute ma famille. Dès l'arrivée des Khmers Rouges en 1975, mon père, militaire s'enfuit vers la Thaïlande. Maman, mes 3 frères, mes 5 sœurs et moi travaillons dans les rizières et mourons de faim.

J'ai 20 ans en 1979 lorsque je décide de partir pour la frontière thaïlandaise distante de 100 km, avec maman qui a 50 ans, afin de repérer le trajet et voir si le passage en Thaïlande est possible. Pour une centaine de personnes cela c'est bien passé. Même si les rumeurs disent que le parcours à travers la jungle, les montagnes et rizières est dangereux et qu'il y a beaucoup de morts à cause des mines anti-personnel et des pièges. Des corps ont été retrouvés sans bras, sans tête. Je paye un guide avec un morceau d'or. La nuit nous marchons dans la forêt, il fait très chaud, c'est l'été. Nous buvons l'eau des étangs, nous sentons mauvais. La journée nous nous cachons. Au lever d'un jour, nous avons vu des morts dans l'étang duquel nous avions bu l'eau dans la nuit: l'armée Khmer Rouge les avait tués. Par deux fois je manque de me faire arrêter coiffé d'un foulard parmi des femmes. Par chance, elle contrôle moins les femmes. La traversée à pied dure 2 jours. Comme nous constatons qu'il est possible de passer la frontière et d'y obtenir des papiers pour rejoindre un pays étranger nous rebroussons chemin au péril de notre vie pour chercher un frère et une sœur restés à Battambang.

Lors de ce 2ème voyage, c'est la saison des pluies, il y a plein de boue dans la forêt, je suis épuisé. Il faut rester cachés, car les Khmers Rouges guettent. Je laisse en sécurité ma mère, mon frère et ma sœur à la frontière, et je reviens seul à Battambang récupérer le reste de mes frères et sœurs en ramenant des soupes et des nouilles pour les nourrir et pour en vendre. Lors du 3^e voyage, je dois porter mes deux petits frère et sœur, trop frêles et affaiblis par la faim dans une planche

durant 3 jours. Beaucoup de personnes ont sauté sur des mines pendant le trajet. Il faut faire très attention dans les rizières comme dans la forêt, aux mines, aux pièges, et aux Khmers Rouges, prédateurs sanguinaires. Les pièges consistent à un gros trou creusé camouflé par des feuilles, une fois tombées, les personnes sont transpercées par des bambous très affûtés. Les hurlements peuplent la forêt. Nous sommes toujours sur le qui-vive. J'effectuerai deux allers-retours et un aller pour sauver ma famille sur deux mois. Avant de rejoindre un camp en Thaïlande, nous resterons trois mois à la frontière. J'échange de l'or contre un appareil photo. Photographe de fortune, je prends des photos d'identité de réfugiés qui me payent et de ma famille pour compléter nos papiers. Chaque semaine, une dizaine de bus thaïlandais viennent prendre des familles peu nombreuses pour normalement les emmener dans un camp de réfugiés. On a su que ces bus étaient venus chercher des gens mais les avaient repoussés au Cambodge dans la montagne : 20 000 personnes ont été tuées par les militaires Khmers Rouges. Ma famille et moi, nous avons de la chance ! La Croix Rouge et l'Unicef nous conduisent en sécurité dans un 1^{er} camp en Thaïlande « KHOAIDANG » où nous resterons 8 mois avec 200 000 Cambodgiens, Vietnamiens, Laotiens, Chinois métisses. Nous sommes sauvés ! Ces ONG nous fournissent riz et eau. Médecins Sans Frontières est présent également. Avec Unicef, les enfants peuvent apprendre l'anglais et le français, c'est l'école internationale gratuite. Il y a aussi une école privé payante : je perfectionne mon anglais en regardant à travers le trou d'une cahute, car je ne peux payer les cours. Ces ONG nous aident à rechercher mon père. Nous resterons huit mois dans un 2^e camp « SAKEO ». Mes frères et sœurs, ma mère et moi obtenons des nouvelles de mon père qui est déjà

en France, dans les Deux Sèvres depuis 1977 après avoir fait un séjour dans les prisons thaïlandaises. C'est dans un 3^e camp « CHUNBORI » durant 3 mois que nous attendrons la décision pour partir en Australie, au Canada, aux Etats Unis, ou en France. Nous apprenons que nous partons en France ! Nous sommes placés dans un 4^e camp « SUON PHLOU » proche de Bangkok, pendant dix jours. Ce camp est une véritable prison avec des détenus. Mais nous, nous sommes libres de circuler. C'est avec notre récépissé muni d'une photo que nous prenons tous l'avion en direction de Paris en juin 1981. Nous sommes hébergés dans un « camp », non « foyer », petit lapsus, à HERBLAY, où il y a déjà des cambodgiens, laotiens, vietnamiens. Nous y sommes bien reçus ! Cela fait longtemps que nous n'avons pas bien mangé ! Puis, on nous conduit dans un foyer à Fontenay Le Comte où je retrouve mon père Vivant ! Cela fait six ans que nous n'avons pas de nouvelles ! Nous resterons dans ce foyer pendant trois mois pour apprendre le français. Le Secours Catholique nous fournira des vêtements. Puis toute la famille sera réunie dans un même appartement à Thouars avec mon père.

C'est le paradis la France ! Aujourd'hui je travaille beaucoup : 7jour/7 dans mon magasin à Lanester, pour réussir ! Je suis arrivé en Bretagne avec un frère en 1981, à 21 ans. Des amis cambodgiens y étaient déjà installés. J'ai travaillé à Port-Louis comme couvreur pendant quelques mois, mon frère également. Puis je suis allé en Irlande pour une entreprise française comme contremaître dans une usine de découpe de poissons, pendant environ six mois, car je parlais anglais. Je suis revenu à Lorient comme couvreur jusqu'à 1986. Mais je suis tombé malade, mes reins dysfonctionnaient du fait de mon passé difficile au Cambodge, travail forcé, manque de nourriture. »

Témoignage de KIM Thierry

Né le 06/02/53 à Battambang (Cambodge) - Président depuis 20 ans de l'Association des Cambodgiens du Morbihan.



M. Kim Thierry à droite de la photo dans le camp de « Kamput » en 1977 (archives personnelle).

« De retour à la maison après avoir passé les vacances à Pailin, près de la frontière thaïlandaise, le 17 avril 1975 pour le nouvel an khmer, je vois des cadavres dans les conduits d'évacuation d'eau de pluie. J'ai soif mais je ne peux pas boire de cette eau. Sur la route, je croise de nombreux camions remplis de militaires et les prie de me transporter. Ils me demandent si je suis étudiant ou militaire et je leur réponds que je suis étudiant. Ils déclinent ma requête car ne prennent que les militaires. C'est une fois à Battambang que je comprends ma chance en apprenant que ces militaires étaient partis vers un camp d'exécution. J'aurais pu mourir embarqué dans un de ces camions !

Je décide donc de quitter le Cambodge dès l'arrivée des Khmers Rouges en avril 1975. J'habite à Battambang et je suis le 3^e enfant d'une famille de dix. Vers novembre, je fuis pour rejoindre la frontière thaïlandaise avec un de mes frères, un oncle et deux amis. Durant les treize jours de voyage, nous nous cachons le jour et marchons la nuit, car c'est la guerre. En plus des Khmers Rouges, nous pouvons être la proie de serpents, tigres dans la forêt. Un jour, alors qu'ils nous repèrent à 100 mètres, ils nous tirent dessus en vain. Je resterai dans un camp « Kamput » jusqu'à mars 1977 après avoir contracté la malaria.

Après ces deux années, comme je parle français, je choisis de partir pour la

France, au lieu du Canada, Australie, USA avec mon frère et mon oncle. Celui-ci repartira au Cambodge faire de la résistance contre les Khmers Rouges. A mon arrivée à Paris en 1977, nous sommes bien accueillis dans un foyer à Epinay sous Bois. D'autres Cambodgiens sont déjà là depuis 1976. Ma femme quitte le Cambodge par le nord en 1975 alors qu'elle a 22 ans, avec ses 3 filles d'un précédent mariage. Elle ne passe pas par un camp, mais directement en Thaïlande. Elle arrive en France grâce à son ex-mari militaire cambodgien, anciennement dans les troupes coloniales françaises sous le Protectorat français. En 1979, je viens d'abord en vacances à Lorient, pour y revenir en 1985. Pour ma femme comme pour moi, la France est un pays accueillant. En obtenant la nationalité française en 1985, je demande à franciser mon prénom qui devient «Thierry », pour m'intégrer mieux. Pendant trois ans nous avons eu un restaurant-bar à Lanester et un autre à Lorient pendant six ans « Le palais D'Angkor ». Puis, jusqu'à ma retraite, après une formation d'électricien à Rennes, j'ai exercé ce métier pour une entreprise française à Lorient. J'ai toujours travaillé, j'en suis très fier. Ma femme jusqu'à sa retraite a travaillé dans une usine de volailles à Riec-sur-Belou.

C'est seulement en 1991, que je retourne dans ma ville natale au Cambodge où toute la famille, sans nouvelles de moi, croyait que j'étais mort. J'apprends qu'un

de mes frères a été tué en 1979, par les Khmers Rouges. Nos deux enfants comprennent notre langue, le khmer, ils le parlent mais ne l'écrivent pas. Mais ils n'ont pas le même accent que nous. Par contre ils nous répondent en français.

Très peu de Cambodgiens installés en France sont rentrés au pays depuis la fin des Khmers Rouges en 1979. Des vieilles personnes y retournent pour passer les 6 mois d'hiver et reviennent en France en été. Je vais en famille parfois en vacances. Aujourd'hui nous sommes mal vus au pays car nos compatriotes restés au pays remarquent des différences entre eux et ceux qui vivent à l'étranger: telles que la manière de parler que nous avons beaucoup plus calme, notre attitude plus respectueuse envers les autres, de plus, ils pensent que nous sommes riches. En France, nous essayons de transmettre notre culture à nos enfants à travers des fêtes traditionnelles telles que, le nouvel an cambodgien bouddhiste le 15 avril, et la fête des morts en octobre. Ces fêtes nous rassemblent et nous permettent de mieux supporter notre histoire difficile et de ce fait de mieux nous intégrer en France. Nous sommes des gens paisibles. En participant à des animations dans le quartier de Kervénanec, nous ouvrons nos portes pour vivre avec vous. Environ 40% des cambodgiens à Lorient sont de nationalité française. D'autres ont une carte de séjour, ou de résident. »

Sylvie SIMON